

À L'AFFICHE ÉGALEMENT

■■■■ À VOIR

Mary Anning

Film d'animation suisse et belge de Marcel Barelli (1 h 12).
Un rayon de soleil qui perce les nuages et dissipe les brumes des côtes du Dorset, où se situe l'intrigue, qui offre un peu d'optimisme par gros temps. C'est ce qu'inspire *Mary Anning*, long-métrage d'animation du réalisateur suisse Marcel Barelli. A l'instar de *Billy Elliot* (2000) que le cinéaste cite dans ses références, ce film, centré sur la jeunesse de la célèbre paléontologue anglaise (1799-1847), communique l'énergie débordante des héros qui ne se découragent jamais. Marcel Barelli construit son récit autour de l'une des plus grosses prouesses de Mary Anning, la découverte à 12 ans du tout premier fossile d'ichtyosaure complet. Il met en scène aussi d'autres figures scientifiques locales du cercle de la paléontologie tels Elizabeth Philpot ou encore William Buckland. Sur le plan graphique, Marcel Barelli s'est habilement entouré de Marjolaine Perreten pour donner vie à son récit dans une 2D délicate et sans contours marqués, sur des tons crayeux, pastels et automnaux propices à l'ambiance vieille Angleterre. ■ **P. CR.**

Nino

Film français de Pauline Loquès (1 h 37).
Pensant venir récupérer des résultats d'analyse à l'hôpital, Nino Clavel, 29 ans, apprend qu'il est atteint d'un cancer du larynx. On est vendredi, et sa première séance de chimiothérapie commence lundi. Trois jours d'attente fébrile à faire passer, et qui commencent sur les chapeaux de roues lorsque le jeune homme égare les clés de son appartement, ce qui l'oblige à errer dans Paris. Le premier long-métrage de Pauline Loquès pourrait avoir un sujet apparent : l'explosion des cancers chez des patients de plus en plus jeunes. Officieusement, le film reprend ce motif récurrent du cinéma français, celui d'une grande traversée de Paris, ville qu'on aime à filmer comme un réservoir inépuisable d'épiphanies et de rencontres, ici intensifié par le drame de la maladie. Le film se veut un objet ténu, presque chuchoté, mais nous cueille dans la finesse de ses choix : une certaine qualité d'intensité injectée dans chaque saynète, la justesse et la variété du casting, les dialogues qui contournent les écueils avec élégance et humour. Le tout s'organise autour de Théodore Pellerin, un jeune acteur québécois à la partition très précise, et au faux air de Buster Keaton. ■ **M. JO.**

■■■■ POURQUOI PAS

L'Homme qui a vu l'ours qui a vu l'homme

Film français de et avec Pierre Richard (1 h 28).
A 91 ans, le « grand blond » rappelle qu'il a été aussi réalisateur (*Le Distrait, Je sais rien mais je dirai tout...*) et met en scène un neuvième film sur ses terres occitanes d'adoption, dans le village de Gruissan (Aude), où il possède depuis longtemps des vignes. Le rosé est de nombreux plans, et c'est un film de copains qui gravitent autour de son personnage d'ancien magnat. Dégouté d'avoir assis sa fortune sur la déforestation de l'Amazonie, celui-ci a tout largué pour vivre dans une cabane de pêcheur déglinguée. Autour de lui, on trouve un jeune autiste et confident, un ours échappé d'un cirque, des personnages inspirés de ses voisins (dont un boucher fan de Johnny et un loulou garagiste incarné par Gustave Kervern)... Une farandole sans prétention, mais, hélas, aussi sans vision, dont la légèreté « militante » paraît toujours advenir au forceps. ■ **H. AU.**

Regarde

Film français d'Emmanuel Poulain-Arnaud (1 h 31).
Ce n'est pas nouveau, le cinéma français s'empare du handicap (surdité, autisme, etc.), si l'on se souvient d'*Intouchables*, d'Olivier Nakache et Eric Toledano, sorti en 2011. Ce succès, outre le souci de représentation de la société dans sa diversité, semble avoir ouvert une brèche à d'autres : après *La Famille Bélier* (2014), d'Eric Lartigau ; *On est fait pour s'entendre* (2021), de Pascal Elbé ; *Un p'tit truc en plus* (2024), d'Artus, etc., voici *Regarde*. Antoine (Dany Boon) et Chris (Audrey Fleuret) sont séparés et ne se parlent presque plus. Lorsqu'ils apprennent que leur fils, Milo (Ewan Bourdelles), va perdre la vue, ils décident de passer des vacances ensemble. Direction la côte landaise, avec la planche de surf, Milo n'étant jamais aussi heureux que dans la vague. Loin de l'approche sensorielle d'*Ava* (2017), de Léa Mysius, sur un sujet similaire, *Regarde* tire les ficelles de la résilience, sans ambition esthétique. Mais à vouloir traiter trop de sujets, le film reste superficiel et prévisible. ■ **CL. F.**

LES MEILLEURES ENTRÉES EN FRANCE

	Nombre de semaines d'exploitation	Nombre d'entrées (*)	Nombre d'écrans	Evolution par rapport à la semaine précédente	Total depuis la sortie
<i>Conjuring. L'heure...</i>	1	1 001 096	439		1 001 096
<i>Downton Abbey...</i>	1	169 826	423		169 826
<i>Sirat</i>	1	144 904	311		144 904
<i>Connemara</i>	1	105 605	268		105 605
<i>Les Bad Guys 2</i>	7	51 217	645	⬆ + 24%	1 356 867
<i>Valeur sentimentale</i>	4	44 049	785	⬇ - 25%	360 202
<i>Une place pour Pierrot</i>	1	41 841	219		41 841
<i>Evanouis</i>	6	39 150	420	⬇ - 45%	948 988
<i>Y'a pas de réseau</i>	6	38 684	557	⬆ + 20%	648 703
<i>F1</i>	12	31 600	300	⬇ - 29%	3 250 736

AP : Avant-première
Source : « Ecran total »

* Estimation
Période du 10 au 14 septembre inclus

Le cinéma d'horreur donne des frissons au box-office. Alors qu'*Evanouis*, de Zach Cregger, approche le million d'entrées après six semaines d'exploitation, *Conjuring. L'Heure du jugement*, de Michael Chaves, fait déjà mieux en à peine cinq jours, cumulant 1 001 096 spectateurs. La saga, qui compte pour l'heure dix longs-métrages, a déjà rapporté plus de 2 milliards d'euros de recettes à l'international. Loin derrière, trois nouveaux films complètent le haut du classement : *Downton Abbey. Le grand final*, de Simon Curtis, *Sirat*, d'Oliver Laxe, et *Connemara*, d'Alex Lutz, avec une meilleure moyenne d'entrées par écran pour le film espagnol, Prix du jury à Cannes. *Jurassic World. Renaissance*, de Gareth Edwards, a, lui, dépassé la barre des 3 millions de spectateurs.



Cécile de France (Clarissa).
GAUMONT DISTRIBUTION

Une écrivaine dans les rets de l'IA

Yann Gozlan poursuit dans la veine du thriller paranoïaque

DALLOWAY

Le cinéma de genre, en France, demeure un serpent de mer, même si de nouveaux cinéastes tentent de le chevaucher, sans être décisifs. Comme si Luc Besson avait, à la fin du siècle dernier, vitrifié le registre, avec sa naïveté en Kevlar. L'un de nos grands penchants, l'ironie, est semble-t-il un anesthésiant puissant, alors même qu'il existe une tradition française du roman-feuilleton. Si l'on excepte quelques auteurs maniéristes revendiqués pour connaisseurs, la plaine est morne. Dès lors, ce n'est plus qu'une affaire de desperados brutaux, qui foncent dans le tas. Du côté horripilant, Julia Ducournau (*Titane, Alpha*) et Coralie Fargeat (*The Substance*) ont trouvé dans le féminisme un carburant.

En ce domaine, il faut reconnaître que Yann Gozlan a de la suite dans les idées et persiste, lui, dans la veine du thriller paranoïaque, cultivant une froideur métallique, sans aucune distanciation. Cela n'est pas sans courage, mais cela ne va pas sans lourde solen-

nité et gros sabots scénaristiques. Son plus grand succès est *Boîte noire* (2021), où Pierre Niney endossait le rôle d'un expert aéronautique enquêtant sur un crash suspect. Ailleurs, toujours des complots : trafic d'organes (*Captifs*, 2010), supercherie littéraire (*Un homme idéal*, 2015) et bientôt un *Gourou*, encore avec Pierre Niney, déjà annoncé pour 2026.

Intrusive et manipulatrice

Son dernier film, *Dalloway*, se situe dans un futur proche, avec pandémie, canicule chronique et drones en arrière-fond. Clarissa, une écrivaine en panne d'inspiration (Cécile de France), rejoint une résidence d'artistes qui consiste en un building dernier cri en banlieue parisienne, dont chaque appartement est géré par une intelligence artificielle. Clarissa l'a paramétrée à sa convenance : une voix féminine (en l'occurrence celle de Mylène Farmer, guest-star audio) et le nom de Dalloway, en hommage au roman *Mrs Dalloway*, de Virginia Woolf, à laquelle elle souhaite consacrer son prochain livre, centré sur les derniers jours de l'écrivaine avant son suicide.

Fort prévisibles, les doubles fonds s'avèrent en béton armé, et le récit paraît lui-même piloté par une IA ancienne génération

Elle est toujours cataloguée comme une autrice jeunesse, elle veut faire du « sérieux ». Mais diantre, cette IA à la voix impassible s'avère de plus en plus intrusive et manipulatrice, en incitant Clarissa à se consacrer plutôt, sur le mode de l'autofiction, au suicide passé de son fils. Et, bon sang, les murs ont des oreilles, ainsi que le lui suggère un autre artiste résident (le Danois Lars Mikkelsen) : la ruche d'artistes ne serait-elle qu'une souricière, un silo pour doper l'intelligence artificielle ? Emanation d'un géant de la tech, elle est dirigée par la ténébreuse et impavide Anne Dewinter (Anna Mouglalis).

Ainsi va *Dalloway*, avec un sérieux de pape. Etonnante passion de Yann Gozlan, qui tente toujours de concilier trompe-l'œil et premier degré, vertige et recette, mutation de l'humanité et efficacité à l'ancienne, comme si *Matrix* ou autres mises en abyme n'existaient pas. Fort prévisibles, les doubles fonds s'avèrent en béton armé, et le récit paraît lui-même piloté par une IA ancienne génération, sur des rails, mais déjà en retard d'un train : l'ordinateur prédateur du 2001, *L'Odyssée de l'espace*, de Stanley Kubrick, s'y voit miniaturisé dans un appartement témoin pour une chaîne de mobilier design. Demeure cette curieuse obsession du suicide – celui de *Mrs Dalloway*, celui de Virginia Wolf elle-même, celui qu'a enduré le personnage de Cécile de France aussi –, qui n'est pas sans rappeler la mission décidément périlleuse que s'arroge le soldat Gozlan. ■

HERVÉ AUBRON

Film français et belge de Yann Gozlan. Avec Cécile de France, Mylène Farmer, Anna Mouglalis, Lars Mikkelsen, Frédéric Pierrot (1 h 50).

Naissance réussie d'une trilogie animée

Le premier volet tiré du manga « Demon Slayer » s'adresse aux passionnés de la saga

DEMON SLAYER

Dans une franchise manga où les itérations sur grand écran ont l'habitude de battre des records au box-office, notamment dans son pays d'origine, il n'est pas peu dire que *Demon Slayer. La forteresse infinie*, de Haruo Sotozaki, est particulièrement attendu. A plus forte raison parce que ce film d'animation est le premier volet d'une trilogie qui vient couvrir le combat final entre les pourfendeurs et les démons, le dernier acte de la saga ultrapopulaire *Demon Slayer* dessinée par Koyoharu Gotouge entre 2016 et 2020 dans le magazine de manga *Weekly Shonen Jump*.

L'attente, même des plus impatients, sera récompensée : la réalisation mise sans conteste sur le très grand spectacle dans les affrontements martiaux et les décors, au risque de laisser sur le bas-côté, du point de vue du scénario et de la mise en situation, les spectateurs qui souhaiteraient rejoindre tardivement l'aventure.

Le métrage mis en animation par le studio japonais Ufotable, déjà aux manettes des précédents films et de la série télévisée, démarre à l'instant précis où se terminait la saison 4 diffusée en 2024 : Kagaya Ubuyashiki, le chef des chasseurs de démons, malade et au seuil de la mort est confronté à son ennemi juré, Muzan Kibutsuji, le patriarche surpuissant des Oni, créatures de la nuit dévoreuses d'humains, cousines des vampires.

Baroud d'honneur

Tanjiro Kamado, le héros de l'épopée – un jeune charbonnier devenu chasseur après que sa famille fut massacrée et sa sœur changée en démon – et les pourfendeurs les plus chevronnés n'ont pas le temps de se rendre au quartier général pour le soutenir. Leur mentor s'est sacrifié avec une partie de sa famille pour mettre en marche le début du plan visant à éliminer l'incroyable Muzan. Ce dernier précipite les soldats dans la forteresse de l'infini, un édifice surnaturel sans fin où il se retranche avec les lunes supérieures, ses

disciples les plus puissants, pensant garder ainsi l'avantage.

C'est donc en chute libre dans la forteresse, sorte de Metropolis mouvante à l'architecture traditionnelle japonaise, évocation du début du XX^e siècle dans lequel se déroule la série, que les spectateurs retrouvent leurs héros favoris, prêts à livrer leur baroud d'honneur. Les décors esquissés dans le manga sont magnifiés. Leur mise en mouvement participe à accentuer une cadence bienvenue dans un film de deux heures trente. A croire que la forteresse étire également le temps.

En résultent toutefois quelques longueurs déjà présentes dans le manga qui alternait combats cruciaux et moments de flash-back plus volontiers dramatiques : sur la trilogie finale qui couvre les tomes 17 à 23 de la bande dessinée japonaise, chacun des personnages restant à combattre aura droit à son quart d'heure de gloire et de bataille, et pourra faire preuve de panache grâce à des techniques ultimes mettant les corps et la psyché à l'épreuve. Le rythme oscillant du métrage tient sans

doute du fait qu'il est probablement conçu, comme les précédents opus, pour être ensuite saucissonné en saison de série télé.

Outre le cadre époustouflant et la préservation des respirations comiques que Koyoharu Gotouge insuffle au manga, l'enjeu réside essentiellement dans la qualité des combats qui préfigure le grand final à venir de la trilogie. A commencer par les retrouvailles centrales de ce premier volet, et une revanche attendue : celle de Tanjiro et du démon Akaza. Celui-ci tua, dans un épisode précédent (*Le Train de l'infini*), le flamboyant pourfendeur Kyojuro Rengoku, une des séquences les plus poignantes de la saga.

Epreuve réussie pour le studio Ufotable qui, tant sur le plan graphique que sur celui de l'animation, a su tirer parti des techniques de combat des chasseurs reposant sur le sabre, des éléments de la nature et des manifestations fantastiques. ■

PAULINE CROQUET

Film d'animation japonais de Haruo Sotozaki (2 h 35).